

Le fils indigne

Bruno Le Cun

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier... Mon père venait de mourir.

Les souvenirs d'enfance affluèrent alors à mon esprit.

- Je crois que je n'ai jamais aimé mes parents !

Ces mots m'étaient sortis de la bouche sans que je ne le veuille vraiment. C'était comme si quelqu'un d'autre me les avait soufflés. Pas un étranger, ni un inconnu, je le savais bien. Je savais, qu'au fond, c'était moi qui parlais, et qui m'exprimais de manière péremptoire, à travers ma petite voix intérieure qui, par provocation, ou par dérision, me dictait cette phrase.

Chaque fois que je la prononçais, je ressentais un mélange de culpabilité et de force que conférait cette défiance somme toute puérile.

C'était comme cela que l'entendait, aussi, Adèle.

- Tu n'as jamais aimé tes parents ? C'est ce que tu CROIS ! Moi je pense que tu les aimes tes parents, mais de façon différente ; à la manière d'un enfant solitaire qui se "venge" ainsi de leur absence répétitive.

Adèle, ma tante, me regardait attentivement. Assise en face de moi, dans une petite cuisine d'une petite maison d'un petit quartier de banlieue de province, elle me souriait tendrement, avec un petit air narquois qui voulait dire : "je te suis dans ton délire, mais je ne te crois pas !". J'adorais ma tante, la seule personne à qui je pouvais me confier, en toute franchise, sans retenue, sans crainte d'un quelconque reproche. Elle m'écoutait. Elle ne "m'entendait" pas, non, elle m'écoutait. Elle ne me parlait pas beaucoup mais son empathie naturelle et sa bienveillance m'apaisaient : elles me donnaient du courage, de la force et une fois la discussion terminée, je me sentais puissant, rempli d'amour, prêt à dompter le monde entier.

- Je t'assure Adèle, d'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais aimé mes parents ! Il y avait bien un peu de doute dans mes affirmations, un soupçon de "ce n'est pas tout à fait vrai". Je les avais aimés, un peu, au début, d'un amour obligé, approprié, pas de celui inconditionnel et inaltérable, celui que l'on décrit dans les livres. Je me souvenais de mon père : il plaçait la barre très haut, et je l'ai rarement atteinte.

- Tes parents t'ont élevé avec affection, Marc, ils ont tout fait pour toi, pour que tu deviennes quelqu'un de bien...

- Eh bien, ils m'ont mal fait !

Je rougis, aussitôt la phrase prononcée. Quel idiot ! Cette conversation n'était pas digne de ce grand adolescent que j'étais encore, quelque peu gauche et « attardé ». Mais Adèle m'avait poussé imperceptiblement dans mes derniers retranchements. Encore un de ses attrape-nigauds : elle me parlait avec le cœur, simplement, comme à un enfant, et vlan ! Me voilà de nouveau tombé dans le piège. À vingt-trois ans, je pouvais bouder « de l'intérieur », rechigner de l'esprit et laisser quand même transparaître mes sentiments et mes émotions.

Je fixais d'un regard absent la lettre et son enveloppe noire posées sur la table du salon.

Le souvenir de mon père remonta lentement dans ma mémoire.

Ce dernier, peu à peu me poussait dans mes derniers retranchements. Je l'entendais prononcer ces mots, en boucle : "mon petit Marc, as-tu pensé à t'inscrire à l'école Polytechnique ?" Je savais que j'allais le décevoir. Je ne me voyais pas entrer à Polytechnique ! Mais comment le lui dire ? Comment lui faire comprendre, sans écorner ce que j'avais patiemment bâti pendant toutes ces années d'enfance, comment ne pas lézarder cette façade de bon petit garçon obéissant ? Je craignais les reproches que mon père me jetterait inexorablement à la figure, les menaces perfides *zs bv*, et pire encore le chantage affectif. Alors je me retournais vers sa mère. Je quémandais un soutien maternel qui ne venait jamais. Les séances chez le psy m'avaient appris que tous les ascendants n'aimaient pas forcément leurs enfants. Qu'il n'y avait aucun livre, aucune "méthode Assimil", rien qui ne pût leur venir en aide pour élever leur progéniture. J'évoluais, sans nul doute, au sein d'un couple narcissique,

qui se soutenait l'un l'autre : ma mère adorait ce que mon père lui proposait, voyager, vivre dans les grandes capitales internationales, une existence luxueuse et exaltante ; mon père appréciait ce que ma mère lui offrait : l'art de recevoir du monde, d'organiser sa vie quotidienne de sorte qu'il n'avait qu'à se soucier de sa carrière. A force de se regarder dans le miroir de l'autre ils n'avaient pas eu de temps à consacrer à leur fils.

Et puis je m'étais marié, n'avais pas fait Polytechnique - mais une simple école d'ingénieurs de province - et sacrilège ! j'étais entré, grâce aux relations de mon père, dans la même entreprise que ce dernier. Je me consolais de ne pas avoir eu le courage de suivre ma voie, les beaux-arts ou quelque chose dans l'artisanat, l'artistique, en me disant que je devais, sérieusement, subvenir aux besoins de ma famille, et que cela était la meilleure chose à faire. Je croyais ainsi m'attirer les louanges de mon géniteur. Mais que nenni. Ce dernier me décocha une flèche que je ne vis pas venir : il refusa de venir à mon mariage. Touché en plein cœur, je dus choisir rapidement entre sa volonté de répudier ma jeune épouse, "cette femme n'est pas pour toi, elle travaille et ne pourra pas t'aider dans ta carrière" et le mien, construire ma vie avec l'être que j'aimais passionnément. Les dés étaient pipés ! J'avais accepté l'aide de mon père, je lui étais redevable. Le choix était impossible. Pendant de longs mois, j'ai ressassé les diverses solutions : partir, couper les ponts et vivre dans la « peur du lendemain » ; rester, divorcer et abandonner celle que j'adorais, qui m'avait épaulé et avec qui je voulais des enfants. La pression devenait de plus en plus forte. C'est alors qu'un étrange phénomène se fit jour de manière imperceptible, puis de plus en plus fort. J'éprouvais une sorte de malaise indéfinissable. Ce n'était ni tout à fait psychique, ni tout à fait physique. Un mélange des deux, sans que je sache lequel prenait le pas sur l'autre. Cette singulière manifestation survenait après chaque conversation téléphonique avec mon père. La culpabilité surgissait brusquement, puis se transformait en une douleur qui venait du fond de mes entrailles, remontait le long de mon œsophage et finissait en goût amer dans ma bouche ; "la chose" – c'est ainsi que je la désignais alors -, semblable à du sirop d'érable, à une mélasse gluante, m'enveloppait, dégoulinait le long de mon corps, emprisonnait mes membres, et me laissait exténué suant sang et eau. Je compris, pour le vivre à ce moment, ce que "couple narcissique" voulait dire : ce n'était pas qu'un jeu de miroirs entre deux êtres, c'était surtout l'expression d'un égo surdimensionné, d'une autorité ne supportant aucune contradiction, d'un manque total d'empathie.

Je pris la décision de contrarier ses projets. Je ne divorcerais pas et ne quitterais pas l'entreprise dans laquelle il terminait sa carrière comme ingénieur. Le retour de bâton fut effroyable. Je représentais soudainement à ses yeux tout ce qu'il abhorrait : un minable, un "petit" sans envergure, tiré au fond d'une vie sans avenir par une belle fille qu'il détestait et, qui plus est, avait osé défier son autorité. Je compris alors que mon père ne m'aimait pas, qu'il se servait de moi pour assouvir son égo et parader auprès de ses amis. L'orage dura quelques semaines et de guerre lasse, je décidai de couper les ponts totalement avec ma famille.

La lettre dans son enveloppe noire précisait la date du décès de mon père : 30 Janvier 2013. Je décidais de me joindre à ma mère pour célébrer les obsèques de ce dernier.

Je ne l'avais pas revu depuis notre ultime rupture soient quinze longues années au cours desquelles, il y eut des accalmies, des tempêtes et de gros orages, par téléphone et parfois missives interposées.

Ma mère ne manifesta pas plus de compassion envers son mari qu'envers son fils. Les obsèques furent plus ou moins organisées par quelques voisins devenus amis. Le « prêtre », un diacre, fit "le job" correctement. Je me rendis dans la chambre mortuaire. Je m'approchai de lui. Allongé, les mains croisées sur le ventre, habillé d'un vieux pull aux couleurs délavées, il gisait là, les traits tirés, presque grimaçants. Ma mère n'avait pas pris la peine de lui faire "un toilettage" pour le rendre présentable. La barbe poussait encore, bleuisant un visage jaunâtre altéré de taches brunes. A l'extrémité de ses doigts noueux, les ongles, longs et noirs, dénotaient un abandon intégral, une parfaite absence de commisération, que ma mère ne cherchait point à cacher. Elle l'avait abandonné là, sans même s'en rendre compte.

Je redoutais la séance chez le notaire. Je trouvais cette obligation impudique. Se mettre à nu devant un inconnu, même si, paraît-il, le notaire est le meilleur ami de la famille, cela me gênait. Je pensais à ma mère, éplorée devant qui on allait débiter un testament, répartir entre les uns et les autres la dépouille paternelle - oui c'était comme cela que je le ressentais - les restes de toute une vie, et j'étais mal à l'aise

pour elle. Je craignais de découvrir à cette occasion un secret de famille, une injustice de dernière minute - "votre frère héritera de la maison et vous de l'argenterie", puifft ! de l'argenterie qu'en avais-je à faire ? des dettes d'une telle ampleur qu'il faudrait tout vendre pour rembourser l'État, ou pire encore, être obligé de refuser l'héritage !

Rien de tout cela n'arriva. Le notaire précisa que Madame veuve LETOURNEL, du fait de s'être mariée sous le régime de la communauté universelle, héritait de l'intégrité du patrimoine du défunt, sans aucun droit de succession. Il insista sur cette information : "sans aucun droit de succession" ! J'avais tout imaginé sauf cela : non seulement il n'y avait pas de dette, mais il n'y avait même pas de transmission ! Ma mère captait tout. Elle n'envisagea aucune donation. Elle pouvait tout "bouffer" sans que je ne puisse contester le moindre de ses actes.

J'encaissais le coup. J'aurais dû m'en douter : un couple narcissique, ça ne partage pas, c'est fusionnel jusqu'à la mort. Finalement, ma mère se retira, seule, dans sa grande maison au bord de la mer dans un coin de Bretagne, et vécut sa vie s'en occuper de personne. Mais au fur et à mesure que je ressassais ces pensées macabres, que je me « consolais » en me persuadant, qu'après tout je m'en moquais, je n'en avais rien à faire de cet héritage et de tout le reste, une petite idée germa au fond de moi. Plus qu'une idée, cela devenait une obsession, une interrogation de plus en plus envahissante : le régime de la communauté universelle s'appliquait-il de plein droit ? Etait-ce un acte naturel ou bien fallait-il en faire la demande, et la concrétiser devant notaire ?

Mes vagues souvenirs de droit remontèrent à la surface, et je contrôlai mes soupçons sur internet. J'avais raison ! Mes parents avaient bien modifié leur contrat de mariage de manière intentionnelle. Ils l'avaient transformé depuis longtemps déjà, vraisemblablement au moment de mon mariage.

Le choc à posteriori fut rude. Ceux-ci avaient tout manigancé depuis longtemps. Je découvrais l'esprit retors, mesquin, revanchard, de ce père mal aimant, et celui absent, futile et menteur de cette mère malade de la relation.

Ma culpabilité s'évanouit alors comme un nuage poussé par un vent fort et la phrase de mon enfance, celle que je proférais, à l'époque, sans le moindre ressentiment surgi alors du plus profond de mes souvenirs comme une évidence :

- je suis sûr que je n'ai jamais aimé mes parents !